

« Gil »

Carole Fréchette

Number 46, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27743ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fréchette, C. (1988). Review of [« Gil »]. *Jeu*, (46), 110–112.

«gil»

D'après le roman de Howard Buten : *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*; traduction : Jean-Pierre Carasso; nouvelle adaptation théâtrale : Suzanne Lebeau. Mise en scène et scénographie : Gervais Gaudreault; assistance à la mise en scène, conception des éclairages et direction de production : Sylvie Galarneau; décors : Claude Goyette. Avec Roch Aubert (Dr Névélé), Francine Beaudry (Mme Cochrane, voix de Mlle Iris, mère de Gil, mère de Jessica et vendeuse), Lisette Dufour (Jessica), Alain Grégoire (Rudyard, voix du père de Gil), Benoît Vermeulen (Gil) et la voix de Luc Guérin (Jeff). Production du Carrousel, présentée à la Salle Fred-Barry du 11 novembre au 5 décembre 1987.

courageux et délicat

En s'attaquant au roman de Howard Buten, le Carrousel jouait gros jeu. L'histoire de Gil, petit garçon de huit ans interné dans une institution psychiatrique pour avoir eu une relation sexuelle avec son amie Jessica, ne ressemble en rien à un conte de fées. *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* est un roman pour grandes personnes qui adopte le point de vue d'un enfant; à travers la rage et la tristesse du petit garçon, c'est l'adulte qui exprime sa révolte devant une société répressive et normalisatrice. Il fallait une bonne dose de courage pour proposer aux enfants un univers aussi noir, fait de détresse, de solitude, d'abandon, d'incompréhension et d'injustice. Il fallait beaucoup de délicatesse et de subtilité pour ne pas glisser dans le misérabilisme ou dans le sentimentalisme. Le Carrousel a su se faufiler entre tous les pièges; il a fait de cette histoire difficile un spectacle exigeant, certes, mais accessible et très touchant.

L'adaptation théâtrale qu'a mise au point Suzanne Lebeau respecte dans ses grandes lignes la structure du roman de Buten : alternance entre le présent et le passé, dévoilement progressif de l'histoire de la relation avec Jessica, jusqu'au récit de la fameuse «scène d'amour» qui a déchaîné les foudres des adultes sur les deux enfants et conduit le petit Gil dans une institution psychiatrique. Les jeunes spectateurs sont ainsi gardés en haleine jusqu'à la toute fin du spectacle; depuis les premiers mots de Gil («Je suis ici à cause de ce que j'ai fait à Jessica.»), ils cherchent à comprendre les raisons de son internement. Ce climat vaguement mystérieux laisse aux enfants tout le loisir de créer leur propre scénario de la «faute» de Gil. Lorsque enfin le secret est révélé, leur surprise est d'autant plus grande qu'ils n'ont évidemment pas pensé à ce type d'explication. («C'est tout? Il a été interné juste pour ça?» s'est écriée sur un ton incrédule ma fille de huit ans, à la fin de la représentation.)

Si l'on retrouve dans cette adaptation les éléments essentiels du récit original (la détresse de Gil, son amour très pur pour Jessica, son côté rêveur et inventif, l'incompréhension du médecin et des parents), il y manque par contre un aspect important : l'humour. *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* n'est certes pas un roman drôle; cependant il y a, dans les confidences du petit garçon, une certaine légèreté, une façon de décrire le monde, à la fois



Gil : une invitation à partager, pendant une heure, la détresse et la solitude d'un être humain. Photo : André P. Therrien.

naïve et perspicace, qui fait souvent sourire. Si la description du présent est douloureuse, celle des aventures passées comporte des passages amusants, qui rendent le personnage de Gil extrêmement sympathique. La production du Carrousel opte pour un ton grave du début à la fin. Il est vrai que le théâtre met forcément l'accent sur le présent; contrairement au lecteur du roman, qui peut oublier, d'un chapitre à l'autre, la situation angoissante de l'internement pour se plonger dans les histoires du passé, le spectateur de la pièce, lui, ne perd jamais de vue le drame du personnage qui vit son angoisse «ici et maintenant». Dans le passage du récit à l'action dramatique, ce sacrifice de la légèreté était peut-être inévitable. Quoi qu'il en soit, le texte dramatique mis en forme par Suzanne Lebeau, même s'il laisse de côté cet aspect de l'écriture de Buten, forme un tout parfaitement cohérent.

Fidèle à l'esprit du texte, la mise en scène de Gervais Gaudreault se distingue par sa sobriété et sa grande simplicité. Pour tout décor, trois plateformes reliées par un long couloir; quelques meubles (un pupitre, un lit, une petite table) suffisent à créer le bureau du médecin, la chambre de Gil et la salle de repos. Une lumière crue se réfléchit sur les panneaux blancs qui enserrent ces trois lieux. Un tapis recouvrant le sol assourdit le bruit des pas. L'ensemble est froid, austère, inquiétant.

Dans cet environnement hostile, les médecins et l'infirmière évoluent à pas feutrés; Roch Aubert (le docteur Névélé), Alain Grégoire (Rudyard) et Francine Beaudry (Mme Cochrane) jouent les représentants de l'institution avec juste ce qu'il faut de retenue et de contrôle. Si quelquefois ils se laissent aller à un mouvement de colère ou d'exaspération, ils se reprennent aussitôt en main et retrouvent leur ton doux. Même dépouillement dans

le jeu de Benoît Vermeulen (Gil) et de Lisette Dufour (Jessica), qui ne se perdent jamais dans les clichés du jeu naïf et enfantin. Ils mettent, dans cette histoire d'amour qui les unit, toute la profondeur de leurs émotions d'adulte; aussi n'a-t-on pas l'impression d'assister à un drame d'enfant (sous-entendu : anodin, sans conséquence, charmant à la limite), mais à un drame humain, qui pourrait frapper n'importe qui, jeune ou vieux.

Les plus beaux moments de ce spectacle viennent sans contredit des apparitions de Jessica, alors que par des jeux d'éclairage et par l'utilisation d'accessoires lumineux absolument magnifiques, on nous fait basculer dans une atmosphère plus chaleureuse, toute imprégnée de la fascination qu'éprouve Gil pour son amie. L'idée de faire surgir une lumière douce et colorée de certains objets qui appartiennent à Jessica est particulièrement ingénieuse : la petite mallette phosphorescente, le livre d'où s'échappe un éclairage vert qui irradie le visage de la petite fille, la poupée illuminée de rose, le ruban de la robe qui s'allume à la fin, confèrent au personnage un aspect mystérieux et captivant, et traduisent admirablement l'émerveillement ressenti par Gil devant cette enfant.

Les garçons et les filles de neuf, dix, onze ans qui assistent à l'histoire douloureuse de Gil sont nés dans l'omniprésence de la télévision; ils «zappent» depuis leur plus jeune âge, sautant sans problème de *Passe-Partout* à *Miami Vice*. Ils ont vu, sur le petit écran, des batailles sanglantes, des meurtres, des scènes d'amour, des scènes d'horreur; ils connaissent les problèmes de coeur de Jean-Paul Belleau et de Pierre Lambert. Ils ont entendu parler de violence conjugale, d'avortement, de sida, de drogues, d'enfants maltraités, bref, ils ont l'habitude des sujets «adultes». Mais la télévision, avec ses montages syncopés, ses effets, ses pauses publicitaires, son côté «glamour», enveloppe tous ces drames d'une espèce d'irréalité, si bien que les pires malheurs deviennent aussi divertissants que les aventures de Mickey. Au moment où l'on ne parle que de séduire et de divertir, il faut souligner l'audace de cette compagnie qui a pris le risque de «déranger» les enfants en les invitant à partager, pendant une heure, la solitude et la détresse d'un être humain.

carole fréchette